

afin de nous en faire des gants. Je crois que ma mère n'imaginait simplement pas que ses enfants puissent souffrir du froid, puisqu'ils ne s'en plaignaient pas. Les hivers étaient pourtant rudes avec de grandes quantités de neige, et je me souviens que nous pouvions marquer l'empreinte de nos corps entiers sur les congères, lesquels nous empêchaient parfois de nous rendre à l'école pendant plusieurs jours.

Après le catéchisme, les enfants étaient accueillis dans un café du village avec des petits pains tout frais sortis du fournil du boulanger. C'est bien là tout le paradoxe de l'enfance rurale dans ces années cinquante : dure, et cependant compensée par de grandes joies toutes simples. Les pâtisseries délicieuses et la chaleur bienfaisante faisaient alors oublier le froid mordant et la fatigue.

Ces bonheurs-là étaient parfois agrémentés d'autres, de petits miracles que nous offrait la nature. Un soir par exemple, alors que nous sortions de l'école sur nos bicyclettes, tous les enfants se sont subitement arrêtés de pédaler et ont mis pied à terre. C'était comme si nous étions saisis par le silence inhabituel qui régnait alors dans l'atmosphère, un silence étrange qui confinait au surnaturel. D'un même corps, les enfants ont levé les yeux au ciel d'un gris laiteux qui s'est alors subitement ouvert pour laisser échapper les tout premiers flocons de neige. Je n'ai jamais oublié ce prodige, et j'imagine souvent qu'il a dû rester vif dans la mémoire de tous les enfants présents ce jour-là, peu de jours avant les vacances de Noël. Cette campagne du

Nord était un lieu qui recélait des merveilles, et dont chaque saison révélait un trésor. L'hiver, en particulier, était magique, et transformait en immenses patinoires les prairies gelées sur lesquelles nous allions glisser avec nos patins.

Ensuite, nous avons déménagé dans une deuxième maison plus grande située rue de Locon, à proximité du centre de La Couture. Mamantine était présente lorsque nous sommes allés tous ensemble la visiter, car était venue pour fêter Noël, un Noël musical comme l'étaient tous nos Noëls heureux. Ma mère, qui était donc une violoniste accomplie, savait également jouer du piano et était capable d'accompagner à l'oreille n'importe quel air, n'importe quelle chanson. Il y a d'ailleurs toujours eu un piano dans les maisons qu'elle a occupées, à l'exception de la dernière. Pour ce Noël, Denise nous a appris à chanter « Le Noël des petits oiseaux ». Ce chant m'est depuis régulièrement revenu en mémoire, et lorsqu'il m'arrive de l'entendre je ressens beaucoup d'émotion, sans doute parce qu'il concilie et représente tout ce que j'aimais enfant : la fête, la joie en famille, les oiseaux, la nature...

Cette seconde maison était une ancienne ferme. Elle comportait, outre de nombreuses dépendances, une grande cuisine et une terrasse sur laquelle je m'amusais à faire « du ski » avec un balai. J'employais tout mon temps dans des jeux solitaires, et néanmoins très remuants, car je ressentais toujours le besoin de faire du sport et de bouger. Une après-midi, je suis tombée en faisant « du ski » en arrière sur la tête, et je

suis restée sur le sol un bon moment sans pouvoir esquisser un geste. Je ne parvenais pas à appeler de l'aide ; heureusement, je suis parvenue à reprendre mes esprits avant que le froid mordant ne me paralyse.

J'aimais également m'installer sur le toit de l'appentis qui était plat, pour y jouer à la poupée. Un jour que j'avais exhorté Pierre à me rejoindre, et qu'il ne savait plus comment redescendre, ma mère a dû alerter les voisins afin qu'ils viennent le chercher avec une échelle ! Ces endroits improbables étaient mes terrains de jeu favoris.

C'est aussi dans cette maison que j'ai connu l'un des plus beaux moments de ma vie, un instant de joie pure qui m'habite encore aujourd'hui. La chambre des enfants se trouvait au rez-de-chaussée. Les murs en étaient peints de couleurs différentes, comme la mode en est revenue il y a quelques années. Comme la pièce donnait sur le jardin, parfois, lorsque je ne parvenais pas à dormir, je m'évadais discrètement de la maison. Je traversais la cour, puis l'arrière-cour où se trouvaient le poulailler et un prunier magnifique qui donnait des fruits rouges, juteux et sucrés dont je n'ai plus retrouvé la saveur par la suite. Je dépassais enfin l'endroit où on entassait le fumier, puis le potager.

Lors de cette inoubliable nuit, je me suis donc rendue au bord de la prairie. J'ai le souvenir que je portais une chemise de nuit blanche. Et alors, quel n'a pas été mon émerveillement en voyant des lapins sauvages, au nombre de six ou sept, qui tournaient en rond sous la lune ! C'était un spectacle féérique. C'est à

partir de cette nuit-là que j'ai été titillée par la poésie et par la lecture. C'est en tous cas ainsi que j'établis, aujourd'hui, le lien entre ma découverte de la littérature et cette vision merveilleuse...